Commission Nationale Catholique pour l’Œcuménisme

Katholieke Nationale Commissie voor Oecumene

Rue Guimard 1 – 1040 Bruxelles

ce.belgica@interdio.be - 02 507 05 93

Cinquante-septième journée œcuménique d’étude et de rencontre

Zevenenvijftigste oecumenische studie-en ontmoetingsdag

**POURQUOI S’ENGAGER DANS L’ŒCUMÉNISME**

**60 ANS APRÈS VATICAN II ?**

**-**

**WAAROM ZICH INZETTEN VOOR DE OECUMENE**

**60 JAAR NA VATICANUM II?**

**Abbaye de Chevetogne**

**Samedi - zaterdag 07.12.2024**

**Aux origines d’Amay-Chevetogne - les Bénédictins et l’Unité des chrétiens par le père abbé Lambert Vos**

*Les Bénédictins et l’Unité des chrétiens …*Vous m’excuserez : le titre est banal, et le sujet connu, mais peut-on en faire l’économie quand se profile le centenaire du monastère bénédictin d’Amay-Chevetogne fondé en vue de prier et de travailler pour l’unité des chrétiens ? Le discours risque donc d’être plus rétrospectif que prospectif, mais peut-être est-ce de mise au moment où le pape François, par sa lettre du 21 novembre dernier, rappelle l’importance de l’histoire et des cours d’histoire. Rafraîchissons-nous la mémoire ! ça ravivera peut-être en nous, et je ne parle pas seulement des moines, mais de tous les chrétiens, l’élan pionnier, l’enthousiasme fondateur des débuts de l’œcuménisme.

En prélude à ce centenaire, comme on l’a déjà dit, il y a le centenaire de la lettre apostolique *Equidem verba* adressée par le pape Pie XI à l’abbé-primat de l’Ordre bénédictin, dom Fidèle von Stotzingen, en la fête de Saint-Benoît, le 21 mars 1924.

En amont d’*Equidem verba*, un rapport de dom Lambert Beauduin intitulé *Projet d’érection d’un institut monastique en vue de l’Apostolat de l’Union des Églises*, et daté de fin novembre 1923, et en aval une brochure programme, toujours de Lambert Beauduin, intitulée *Une œuvre monastique pour l’Union des Églises*, et datée du printemps 1925.

Mais d’abord en préliminaire, une question : pourquoi les bénédictins ? ça remonte à une intuition du pape Léon XIII qui pensait que les bénédictins étaient tout indiqués pour travailler à l’union des Églises d’Occident et d’Orient, vu qu’ils étaient antérieurs à la séparation de 1054, et qu’ils avaient en commun avec les Orientaux le zèle pour la liturgie et la tradition des Pères, qu’ils puisaient leurs racines dans le monachisme oriental et que saint Benoît était en honneur parmi les Orientaux. Cette intuition ou conviction, Léon XIII l’avait exprimée à plusieurs reprises : d’abord en 1887, lorsqu’il avait refondé Saint-Anselme, le Collège international des bénédictins à Rome en vue de l’Orient ; en 1893, lors d’une audience accordée aux étudiants de ce même Collège ; en 1897, lorsqu’il avait confié la direction du Collège grec de Rome à l’Ordre bénédictin, et en 1901, lorsqu’il avait confié la direction du Séminaire syrien de Jérusalem à la Province française de la Congrégation bénédictine de Subiaco. On peut aussi considérer que cette vision de l’apostolat (appelons-le comme ça) des bénédictins auprès des Orientaux était partagée par le métropolite gréco-catholique de Lviv, André Szepticky, qui dès 1907 voulait fonder une congrégation de moines studites avec l’aide des bénédictins, et également par Dimitrios Cadi, patriarche melkite d’Antioche, qui en 1920 voulait réformer l’ordre des basiliens, lui aussi avec l’aide des bénédictins. Il y a là tout un climat favorable à un engagement des bénédictins auprès des Orientaux dont le bénédictin Lambert Beauduin, moine de l’abbaye du Mont-César, à Louvain, va prendre conscience en arrivant à Rome en octobre 1921, comme professeur d’apologétique à Saint-Anselme. Climat d’effervescence et d’émulation aussi suscité parmi les jeunes moines aux études par toute cette émigration russe qui, chassée par la révolution bolchévique, se déverse sur l’Europe occidentale, et à laquelle le pape Pie XI, ancien nonce en Pologne, est loin d’être insensible, comme il le montrera dans son encyclique *Ecclesiam Dei*, du 12 novembre 1923.

C’est dans la foulée de cette encyclique que dom Lambert Beauduin rédige fin novembre son fameux rapport *Projet d’érection d’un institut monastique …*. Remis au pape par Mgr d’Herbigny, jésuite un temps tout puissant sur la politique orientale de Pie XI, et recommandé par le cardinal Mercier, protecteur de dom Lambert, le rapport est à l’origine de la lettre *Equidem verba*. Tout est donc allé très vite de novembre 1923 à mars 1924. Et si l’on veut suivre une chronologie du processus de fondation, c’est en décembre 1924 que dom Lambert obtient de l’abbé du Mont-César et de son conseil la permission de fonder un monastère pour répondre à l’appel du pape. Moins d’un an plus tard, la fondation verra le jour fin novembre 1925 à Amay-sur-Meuse.

En résumé, *Equidem verba* envisage, pour les raisons déjà évoquées, une action des bénédictins en vue de l’union des Églises, et propose de façon très concrète que l’on choisisse une abbaye par Congrégation ou par pays, que l’on y désigne des moines aptes à s’appliquer aux études requises (langue, histoire, institutions, psychologie, et surtout théologie et liturgie) qui, au besoin, seraient envoyés à Rome pour étudier à l’Institut Oriental ; le pape y demande encore que, par la parole et par la plume, l’on crée « en Occident un courant plus intense de zèle et d'étude portant sur les points qui nous séparent des Orientaux » [soit dit en passant, c’est déjà ce que préconisait Benoît XV lors de la fondation de l’Institut Oriental en 1917], et enfin que l’on accorde l’hospitalité aux Russes réfugiés en Occident et que, le cas échéant, s’ils en manifestent le désir, on les reçoive dans l’Église catholique, voire dans la vie monastique. Propos quelque peu ambigus teintés de prosélytisme avec lequel dom Lambert Beauduin prendra très vite ses distances, selon sa belle formule « pas de pêche à la ligne ou au filet dans le vivier du voisin ».

C’est donc sur ce programme que rebondit dom Lambert Beauduin dans sa brochure *Une œuvre monastique pour l’union des Églises*. Il situe d’emblée la gravité du problème, et comme un catalyseur, en rassemble toutes les données qu’il explicite ensuite. Il s’agit « [d’]un désir plus intense de réconciliation des Églises séparées, [d’] un besoin plus impérieux d’unité religieuse [qui] s’est réveillé dans les consciences chrétiennes », et cela « à la voix toujours plus pressante des Pontifes romains depuis Léon XIII jusque Pie XI ». Après avoir rappelé les données historiques privilégiant le choix des bénédictins, il précise son intention : fonder un monastère, institution restée si chère aux Orientaux en raison des origines orientales du monachisme bénédictin ; dans un indéfectible attachement à l’Église romaine, « puisé dans une forte et saine formation théologique et patristique » , et dans un esprit vraiment catholique, universel, œcuménique, étranger à toute étroitesse nationale et nationaliste, et à quelque particularisme que ce soit, les moines s’y emploieront à « étudier la langue, l’histoire, la littérature, l’art, les institutions, les écrits des Pères, et surtout […] la liturgie et la théologie » des Églises orientales et slaves, et à « se rendre familiers leurs sentiments, leurs aspirations, leurs espérances, leurs amours et leurs haines ». Il désire faire du monastère « un trait d’union et un point de contact, - ce point de moindre résistance, comme il l’écrira ailleurs, - où les esprits et les cœurs se rapprocheront dans cette atmosphère sereine de prière liturgique, de charité fraternelle et de paix que crée le monastère, loin des contestations passionnées, ». Le point névralgique de ce travail de rapprochement, - qui reste la caractéristique majeure d’Amay-Chevetogne jusqu’à ce jour, - est la prière liturgique célébrée selon les deux grandes traditions de l’Église (latine et byzantine), à part égale et de façon permanente. On sent là l’initiateur du mouvement liturgique dont la devise, rappelons-le, était déjà *ut unum sint*, « que tous soient un » ! A cela s’ajoutera une série d’activités (conférences, semaines d’études, hôtellerie, voyages, …) destinées à créer une meilleure connaissance entre l’Orient et l’Occident, et un puissant mouvement pour l’Union des Églises. Cela à l’exclusion, comme on l’a déjà relevé, de tout prosélytisme, point essentiel que l’on ne saurait trop souligner. Et il précise : « Ce travail d’harmonisation et d’adaptation psychologique nous permettra de reprendre un contact plus direct avec nos frères séparés, de les comprendre, de les aimer, d’exercer un apostolat mieux averti et d’assurer à notre action ce tact et cette discrétion, ce sens de l’opportunité, bref tous ces égards que met au cœur la charité la plus délicate ». Quoi que l’on entreprenne pour l’unité, je pense que ces lignes n’ont guère vieilli.

Je ne passe pas en revue la mise en œuvre de ce programme au cours des années qui suivirent, depuis qu’il fut tracé et jusqu’à aujourd’hui, ni les difficultés qu’il rencontra à plusieurs reprises. Cela a déjà été fait ailleurs et pourra encore l’être à d’autres occasions. Je m’en voudrais toutefois de passer sous silence la revue *Irénikon*, la plus ancienne revue catholique d’œcuménisme, dont le premier numéro sort en avril 1926, alors que le monastère n’est pas encore vraiment opérationnel. Il ne le sera qu’à partir de juin- juillet 1926. L’éditorial de ce premier numéro annonce la couleur : « Cette nouvelle Revue apporte un message de paix ». Et dom Lambert, ‒ c’est lui qui écrit, ‒ précise immédiatement : « Elle voudrait être l’organe d’un grand mouvement pour l’Union des Églises ». Et cela n’est pas réservé à quelques spécialistes, c’est l’affaire de tous les chrétiens, chacun devant se demander ce qu’il peut faire là où il est. « Le succès dépend de chacun de nous, poursuit l’éditorialiste. En effet, avant d'envisager la réunion officielle et juridique, il faut réaliser *la réconciliation spirituelle des esprits et des cœurs.* Chaque chrétien doit dès lors commencer par opérer ce rapprochement dans sa propre âme : connaître, comprendre, estimer, aimer nos Frères séparés. La réunion hiérarchique et visible ne se posera avec quelque chance de succès que le jour où l'union sera faite dans les âmes par la confiance et par l'amour. » C’était quelque quarante ans avant *Unitatis redintegratio*.

Il faut aussi citer les Semaines d’études ou Journées œcuméniques qui de 1942 à 1999 rassemblèrent annuellement des théologiens catholiques, orthodoxes, anglicans et protestants autour d’un thème particulier. On a là deux épiphénomènes, si je puis dire, de l’engagement œcuménique d’Amay-Chevetogne.

Les rebondissements d’*Equidem verba*

Contrairement à ce qui était espéré, *Equidem verba* ne semble avoir rencontré que très peu d’échos dans l’Ordre bénédictin. Cela a peut-être été la chance de dom Lambert Beauduin qui lui a permis de fonder Amay-Chevetogne, faisant valoir qu’alors que l’appel du pape semblait s’enliser dans l’indifférence, son vieil abbé lui donnait le feu vert pour y répondre de façon inédite, comme le remarquera quelques années plus tard dom Olivier Rousseau : « Tout était à faire … De plus, pour “ tout construire”, et il le fallait puisqu’il n’y avait rien, il a fallu aussi “tout repenser” … »

C’est en 1949, alors que se profilent les vingt-cinq ans de la fondation en 1950, que dom Olivier Rousseau écrit ces lignes dans un article d’*Irénikon* qui, dressant un état de la question, fait le triste constat qu’en dehors d’Amay-Chevetogne la lettre *Equidem verba* a eu bien peu de résultats. D’une plume alerte, ce témoin des événements en retrace l’historique avec brio. Il remarque aussi avec pertinence que, si les moines ont une prédisposition pour travailler à l’union, ils relèvent d’une structure qui, loin d’être vraiment centralisée, est lente à se mettre en marche et que par conséquent depuis vingt-cinq ans, il n’y a pas eu vraiment d’œuvre commune. Il relève néanmoins quelques timides essais, certains n’ayant pas abouti mais d’autres ayant réussi comme Niederaltaich en Bavière, où un groupe de moines célèbre selon le rite byzantin, et Saint-Procope aux États-Unis, situé dans une région à forte émigration slave.

Ce n’est finalement qu’en 1959, avec l’annonce du Concile Vatican II, que les choses vont commencer à bouger. Je ne reprendrai pas ici la participation, voire la contribution, des moines de Chevetogne au Concile. Cela a été fait de façon magistrale par dom Emmanuel Lanne, lors d’un colloque à Louvain en 2005. Je rappellerai toutefois que dom Lanne fut chargé par dom Benno Gut, abbé primat des bénédictins, de présenter aux nombreux bénédictins pères conciliaires le schéma préparé par la Commission orientale *De unitate ecclesiae. Ut unum sint.* Ce qu’il fit, en réagissant avec moins de sévérité que ne l’avait fait dom Becquet à la Commission elle-même, mais en en faisant ressortir les faiblesses qui le rendaient inacceptable. A la demande de Mgr Willebrands, il fut avec le P. Pierre Duprey (des Pères blancs) interprète latin-français pour les observateurs non catholiques. Enfin, nommé membre du Secrétariat pour l’Unité des chrétiens en janvier 1963 (le Secrétariat venait d’être créé en 1962), il prit part, - de nouveau, à la demande de Mgr Willebrands, - à la rédaction du nouveau schéma du décret sur l’œcuménisme (très exactement le § 2 sur l’unité et l’unicité de l’Église). C’est aussi dom Lanne qui rédigea avec le P. Christophe Dumont (dominicain) le texte sur les Églises orientales que le cardinal Bea accepta comme base du troisième chapitre du décret sur l’œcuménisme.

Ce faisant, j’ai l’impression de commettre une immense injustice envers dom Olivier Rousseau qui, sans être expert officiel comme l’était dom Lanne, fut expert des évêques melkites, et qui fut, au Concile et en marge du Concile, la cheville ouvrière de bien des entreprises.

J’en reviens donc au rebondissement que va connaître *Equidem verba* en 1959. À peine le Concile Vatican II est-il annoncé par le pape Jean XXIII, le 25 janvier, que l’on se met à réfléchir à ce que l’on pourrait faire pour s’y préparer. Que l’on se rappelle la consigne de dom Lambert Beauduin : « Il faut tout laisser pour s’occuper du Concile ». À une réunion du Séniorat (le Conseil du Prieur) le 11 février, le prieur suggère de réunir à Chevetogne les moines intéressés par l’unité des chrétiens, étant donné qu’en septembre de cette année, les abbés et prieurs bénédictins du monde entier se réuniront à Rome pour traiter des affaires de la Confédération bénédictine et élire un nouvel abbé primat, et qu’il serait sans doute opportun d’y relancer l’appel de Pie XI en faveur de l’unité des chrétiens. L’on pense aussitôt qu’il serait bon que Mgr Willebrands, président de la Conférence catholique pour les Questions œcuméniques qui a vu le jour en 1952, rencontre l’abbé primat Bernhard Kaelin. Le prieur Thomas Becquet se pose en entremetteur, si j’ose dire, et contacte aussitôt l’un et l’autre pour arranger une entrevue lors d’un prochain voyage de Mgr Willebrands à Rome.

La rencontre a lieu le 4 mars, et Mgr Willebrands en rend compte à dom Thomas dans une lettre du 7 mars. L’abbé-primat a accepté l’idée d’une collaboration avec la Conférence Catholique pour les Questions Œcuméniques, et a même invité Willebrands à être présent au Congrès et à parler aux abbés sur le thème de l’Unité et du Concile, ce dont Willebrands se réjouit, espérant pouvoir être présent. Par contre les moines de Chevetogne se trouvent quelque peu pris au dépourvu. En Séniorat, on s’étonne que ce ne soit pas le prieur Thomas Becquet qui soit invité à parler aux abbés de la question de l’Unité, et en marge de la lettre de Willebrands, on lit la remarque manuscrite suivante : « Quand on a demandé à Mgr Willebrands de voir le Rme Primat, il s’agissait d’utiliser son influence pour que les abbés O.S.B. fassent quelque chose ».

Le prieur ne manque d’ailleurs pas de faire part de son étonnement dans une lettre au primat, le 14 mars suivant : « Notre étonnement [de lui-même et des sénieurs] s’explique, Révérendissime Père, si l’on songe que Mgr Willebrands, et tant d’autres, sont venus chez nous (ou nous avons été des dizaines de fois en son Philosophicum à Warmond) pour s’initier à ces problèmes que nous traitons depuis plus de trente ans maintenant ».

Par ailleurs, dom Thomas rappelle au primat que, dans sa lettre, il lui demandait son appui et son intervention « pour rassembler ici [à Chevetogne] en une conférence “pratique” des représentants de chaque Congrégation bénédictine, afin de mettre sur pied, de commun accord, un programme d’action, de prière aussi ». Le 18 avril, c’est au cardinal Tisserant, secrétaire de la Congrégation pour les Églises orientales, que dom Thomas écrit pour lui rappeler la publication d’*Equidem Verba*, suggérer une enquête dans l’Ordre bénédictin pour voir ce qui a été fait, et demander un mot de rappel de la part du cardinal afin d’encourager les abbés bénédictins « à continuer, promouvoir, entreprendre une action en faveur de l’Orient chrétien ». Le cardinal répond que c’est à l’abbé primat à entreprendre une telle enquête qui ne manquerait certainement pas d’intérêt.

Il faut croire que dom Thomas aura l’aval du primat puisque finalement, en la fête des Saints-Pierre-et-Paul, il envoie aux abbés présidents des différentes Congrégations bénédictines une lettre circulaire en latin leur demandant un relevé succinct de ce qui a été fait en faveur de l’Unité chrétienne dans les abbayes de leur Congrégation. Dans un classeur récemment retrouvé aux Archives de Chevetogne et pas encore totalement exploité, est conservée toute une documentation : lettres originales ou copies de lettres entre le prieur de Chevetogne, l’abbé de Niederaltaich, Emmanuel Maria Heufelder (l’un des principaux interlocuteurs et même collaborateurs de dom Thomas dans cette entreprise) et l’abbé primat, ainsi que plusieurs réponses assez substantielles à l’enquête menée par dom Thomas Becquet. Le rapport qu’il fera en latin au Congrès des abbés ne manquera pas de créer la surprise, diverses abbayes ayant fait beaucoup plus qu’on ne pensait et cela appelant une meilleure coordination comme souhaité par la lettre *Equidem verba.*

Dans des souvenirs écrits bien plus tard, dans les années 70, dom Thomas rappellera succinctement ces démarches, ainsi que la visite que le pape Jean XXIII fit à Saint-Anselme. Selon lui, ce que le pape dit dans son allocution concernait peu les sujets abordés au Congrès ; il parla néanmoins d’œcuménisme, citant par deux fois dom Lambert Beauduin, et lui seul, comme exemple. Cela n’apparaît guère dans l’Allocution publiée dans la *Revue monastique* de Maredsous, mais on sait comment pouvait procéder Jean XXIII : il mettait volontiers le discours officiel de côté (« Vous le lirez demain dans l’*Osservatore romano* ») et il parlait de l’abondance du cœur.

Comme on peut le lire dans *Irénikon*, le Congrès international des abbés se réunit du 18 au 25 septembre 1959, rassemblant 170 abbés et prieurs venus du monde entier. On y procéda à l’élection d’un nouvel abbé primat, dom Benno Gut, abbé d’Einsiedeln, en Suisse. Mgr Willebrands y fit la conférence qui lui avait été demandée, et le prieur de Chevetogne exposa ensuite dans un rapport succinct ce qui avait été réalisé un peu partout, dans l’Ordre bénédictin, en faveur de l’Unité chrétienne. À la suite de cela, on décida la création d’un Conseil destiné à promouvoir les questions touchant l’œcuménisme dans l’Ordre de Saint-Benoît. Le monastère de Chevetogne fut désigné comme centre international. Dans chaque région, ou pour chaque Congrégation, des monastères acceptèrent d’être le centre national, tous ces centres devant être reliés entre eux par le Centre international de Chevetogne qui aura en outre un Secrétariat à Rome. Les abbayes désignés étaient les suivantes : pour l’Allemagne, l’abbaye de Niederaltaich ; pour l’Amérique du Sud, l’abbaye de Niño-Dios en Argentine et de Bahia au Brésil ; pour l’Angleterre, l’abbaye de Downside ; pour l’Autriche, l’abbaye de Salzbourg ; pour la Belgique, Chevetogne bien évidemment ; pour l’Espagne, l’abbaye de Samos ; pour les États-Unis, l’abbaye de Saint-Procope (pour les Orientaux) et le prieuré de Mount Saviour (pour les protestants) ; pour la France, l’abbaye de Ligugé ; pour la Hollande, l’abbaye de Slangenburg ; pour l’Italie, l’abbaye Saint-Georges à Venise ; pour le Proche-Orient, l’abbaye de la Dormition à Jérusalem ; pour la Scandinavie, l’abbaye de Clervaux au Luxembourg ; pour la Suisse, l’abbaye d’Einsiedeln. Il faudrait pouvoir donner un aperçu de la physionomie de chacune de ces abbayes et de ce qui la motive dans son engagement. Mais ce serait trop long à faire ici.

On sait par ailleurs que le Secrétariat à Rome eut son siège au Collège grec dont Chevetogne était en charge depuis 1956. Le secrétaire en était le Père Martin van den Heuvel qui y remplit la charge d’économe de 1958 à 1962. Le secrétariat avait aussi son papier avec pour entête en latin : *Consilium Oecumenicum Confederationis Benedictinae*.

À la suite du Congrès, le Père Thomas Becquet, à la veille d’un voyage au Proche-Orient, envoya le 22 octobre 1959, une lettre circulaire aux abbés des abbayes désignées, en fait une mise au point : Chevetogne se met à la disposition des Congrégations et Abbayes bénédictines en ce qui concerne l’unité ; il serait bon de désigner un moine dans les abbayes concernées qui se documenterait sur tout ce qui touche l’unité ; il serait bon aussi de publier un *Bulletin de liaison* à envoyer dans toutes les maisons de l’Ordre ; et enfin, il serait bon d’encourager les différentes abbayes à s’abonner à une des revues bénédictines traitant exclusivement d’œcuménisme (*Una Sancta*, *The Eastern Churches Quarterly*, *Irénikon*). Gardant les pieds sur terre, il demande comment ses correspondants envisagent le côté financier de l’affaire. Dans la réponse qu’il y fait le 7 novembre, dom Cornelius Tholens, abbé de Slangenburg, estime notamment que le Conseil doit discuter d’une Commission chargée d’étudier l’apport de l’Ordre bénédictin au Concile, qu’un excellent trait d’union serait le contact réalisé entre monastères bénédictins et monastères orthodoxes et anglicans par des séjours réciproques de moines, et que là où les conditions sont favorables, chaque abbaye cherche à prier pour le Concile avec les frères séparés des environs.

Il vaut la peine de mentionner la longue lettre d’encouragement du nouvel abbé-primat, dom Benno Gut, en date du 2 janvier 1960. Il confirme les décisions prises, mais ne souhaite pas que les différents centres, c’est-à-dire les abbayes désignées dans les différents pays, apparaissent comme des émanations officielles de l’Ordre bénédictin dépendant de l’abbé-primat, afin de préserver leur liberté d’action, en dehors de toute approbation de l’abbé-primat et pour le tenir en quelque sorte au-dessus de la mêlée, et ménager ainsi les susceptibilités diverses dans les monastères et dans les milieux romains. Par ailleurs, le primat se dit toujours prêt à cautionner telle ou telle action plus particulière, comme c’est le cas pour le colloque que Chevetogne organise à Venise à l’occasion du Millénaire du Mont Athos en 1963.

Un premier *Bulletin de liaison* est publié en mars 1960 ; il se développe autour de quatre axes : premièrement, le Voyage du Père Thomas au Proche-Orient en octobre-novembre 1959, et les informations concrètes qu’il en ramène pour d’éventuels séjours de moines en Terre Sainte ; deuxièmement, le décès de dom Lambert Beauduin, le 11 janvier 1960 et à cette occasion, il souligne la pertinence de sa vision qui, dès 1923, consistait à confier le travail pour l’Unité à un monastère par congrégation ou pays. De fait, un prêtre diocésain vient de lui faire remarquer : « C’est un grand événement que la création dans l’Ordre bénédictin, d’un Conseil pour l’Unité chrétienne. Répandu à travers le monde, ayant la confiance des Évêques, l’Ordre peut exercer une influence considérable ; il dispose des moyens aptes pour se mettre immédiatement au travail ». Si cela est vrai en principe, il n’en est pas moins vrai aussi, comme le fait encore remarquer dom Olivier Rousseau à la même époque, que l’Ordre bénédictin est une structure qui se met lentement en marche. Par ailleurs, dom Olivier remarque aussi que l’autonomie des abbayes leur facilite la compréhension de l’autocéphalie des Églises orthodoxes.

Troisième point abordé dans le *Bulletin*, la Semaine de Janvier avec des informations des diverses abbayes désignées et enfin, quatrième point, les Journées d’initiation à Ligugé, l’abbé de cette abbaye ne s’étant pas limité à créer un secrétariat, mais ayant aussi formé « une équipe d’une douzaine de moines aptes aux études unionistes sous différents aspects ». Ligugé songe aussi à des contacts avec les Réformés de la région. Bref, un exemple à suivre. Je souligne au passage que Ligugé a toujours eu un certain intérêt pour l’Unité, et que l’on y a lu au réfectoire la brochure de DLB *Une œuvre monastique pour l’Union des Églises*, dès sa parution.

Enfin, une question subsidiaire : en quelle langue faire paraître le *Bulletin*, en français seulement ou en plusieurs langues ?

Un second *Bulletin de liaison* ou *Note,* qui en fait se limite à une lettre circulaire, paraît en décembre 1960. Elle s’articule autour de six points parmi lesquels je retiendrai les relations avec les secrétariats qui se feront d’abord en français et seront rediffusées selon les langues et les nécessités par les secrétariats particuliers, sans oublier les moniales. Il y a aussi eu à Chevetogne la visite des abbés de Ligugé, Slangenburg et Clervaux pour envisager une collaboration active. Et de souligner au passage l’intérêt pour les Églises scandinaves auxquelles s’intéresse l’abbaye de Clervaux. Quant à l’Octave de prière de janvier : il serait bon de s’informer de ce qui se fait dans les différents pays chez les catholiques et chez les non-catholiques pour voir comment intensifier cette prière.

Mais le Concile absorbant l’attention de tous, les choses vont de nouveau au ralenti. Ce n’est qu’en 1965 que dom Nicolas Egender, élu prieur de Chevetogne en 1963, relance l’affaire. Remarquons que si le décret *Unitatis redintegratio* est déjà voté, le Concile n’est pas encore achevé. Sans plus attendre, le Père Nicolas réunit à Chevetogne du 21 au 23 juin 1965 un Colloque qui a pour thème « Œcuménisme et Monastères ».

Y sont conviées les abbayes faisant partie du *Consilium oecumenicum* formé en 1959, mais aussi des abbayes qui, n’en faisant pas partie, ont un intérêt pour l’œcuménisme (Maria-Laach, Gelrode, Le Bec-Hellouin, Montserrat, le tout jeune monastère Saint-Knut au Danemark), y compris des monastères de moniales (Cureglia, Ermeton, Schotenhof) et de trappistes (Orval, Chimay). De nouveau, il faudrait pouvoir donner pour chacun de ces monastères sa physionomie en plus du rapport qu’il a présenté au colloque et que je ne reprendrai pas ici par manque de temps. Le programme de ce colloque comportait le bilan des activités œcuméniques, le rôle des moines à la lumière du décret sur l’œcuménisme, et des suggestions en vue du Congrès des abbés qui doit se tenir en 1966. Dom Olivier Rousseau y prit la parole, et pour ce qui nous en est parvenu, cela paraît quelque peu décevant.

Dans son mot d’accueil, le Père Nicolas constate que, depuis le début du Concile, l’intérêt pour l’œcuménisme a grandi dans les monastères et que, par conséquent, il est temps d’échanger les expériences. Et d’ajouter : « Nous ne devons pas rester en arrière sur les évêques qui ont créé des commissions pour faire entrer dans les diocèses l’esprit œcuménique ». Il remarque également que lorsque le *Consilium oecumenicum* bénédictin a été créé en 1959, il n’y avait pas de Secrétariat pour la promotion de l’unité des chrétiens. Celui-ci ayant vu le jour en 1962, cela change quelque peu la donne, mais cela n’empêche pas les moines d’avoir un témoignage à porter en la matière.

Dans son rapport final, dom Egender remarque à nouveau qu’il y a dans les monastères beaucoup plus de réalisations œcuméniques que ce que l’on aurait pu penser. Cela confirme les conclusions de ces journées à savoir que l’œcuménisme n’est pas réservé à quelques spécialistes ni à quelques monastères spécialisés mais qu’il concerne, comme le dit le décret sur l’œcuménisme, tous les chrétiens et qu’il trouve dans les monastères un terrain d’épanouissement connaturel à la vocation monastique. Preuve de l’intérêt croissant pour l’œcuménisme dans les monastères, plusieurs d’entre eux (Niederaltaich, Chevetogne, Trèves, Ligugé) ont construit ou sont en train de construire un centre ou institut œcuménique.

S’en suivit en 1966 le Congrès des abbés, avec cette fois-ci une présence œcuménique : l’abbé de Nashdom, monastère bénédictin anglican, de Roger Schütz et de Max Thurian, et de l’archimandrite Damaskinos Papandréou, le futur métropolite orthodoxe de Suisse, fondateur de l’Institut orthodoxe de Chambésy, autrement dit de « grandes pointures » de l’œcuménisme. Une semblable présence œcuménique se reproduira dans les Congrès ultérieurs, et l’absence d’hôte œcuménique a été déplorée lors du Congrès de septembre dernier et il a été demandé d’y remédier pour le prochain Congrès en 2028. Cela pour dire que l’idée a fait son chemin. Le Congrès se réunit à nouveau en 1967, pour compléter ce qui n’a pu l’être en 1966, vu l’abondance de la matière à traiter à l’issue du Concile. Apparemment, on créa de nouveau un *Consilium oecumenicum*, par vote délibératif.

Ce Conseil œcuménique se maintiendra bon gré mal gré à travers le temps, mais semble-t-il vide de toute activité. En marge de ce Conseil, si l’on peut dire, se formera dans les années 90, le Groupe de Chevetogne réunissant pendant une quinzaine d’années moines et moniales catholiques et orthodoxes à l’initiative des abbés de Chevetogne, de Kergonan et de Muri-Gries.

Je viens de signaler la présence de moniales, déjà mentionnées au Colloque de Chevetogne de 1965. Il y a là tout un aspect méconnu, voire totalement ignoré, du rôle des moniales qui dès le début du mouvement suscité par *Equidem verba*, ont apporté le soutien de leur prière fervente. On pense spontanément à la bienheureuse Maria Gabriella, mais il y a aussi son abbesse Mère Pia Gullini, qui de derrière les grilles de son parloir, à la trappe de Grottaferrata puis de Vitorchiano, entretint des relations avec les moines anglicans de Nashdom, relations qui aboutirent à la rencontre du pape Paul VI et de l’archevêque de Cantorbéry, Michael Ramsey. Plus proches de nous, les bénédictines de Liège accueillirent dans leur église dès les années 30, le triduum puis l’octave de prières pour l’Unité, et manifestèrent toujours leur sympathie pour la communauté d’Amay-Chevetogne.

Mais j’en reviens aux moines. La faillite répétée de leur Conseil œcuménique dont, je pense, beaucoup ont ignoré l’existence, signifie-t-elle un manque d’intérêt pour l’œcuménisme ? Je ne le pense pas. Elle signifie surtout la difficile mise en commun des expériences. A l’âge de l’internet, les choses pourraient changer. Le faut-il vraiment ? L’important n’est-il pas d’abord d’être engagé là où l’on est. Une chose est certaine, les activités et rencontres œcuméniques n’ont pas manqué dans l’Ordre bénédictin depuis un siècle, discrètes et dispersées, mais réelles.

Comme je l’ai déjà dit, au dernier Congrès international des abbés bénédictins, tenu à Rome en septembre de cette année, *Equidem verba* a refait surface sans être explicitement nommé et sans que les moines de Chevetogne y soient pour quelque chose. Et dans leur message final essentiellement consacré à la Paix, les abbés ont tenu à donner une place à l’œcuménisme :

« Au cours du Congrès, des représentants du Saint-Siège nous ont invités à redécouvrir notre ancien rôle de bâtisseurs de ponts œcuméniques, 100 ans après que le Pape Pie XI nous ait confié cette tâche pour la première fois. Les partenariats entre les monastères orthodoxes et nos communautés bénédictines peuvent devenir un pont à travers le gouffre qui s’est ouvert entre l’Orient et l’Occident ces derniers temps. »

Il est évident que les bénédictins, et les moines d’Amay-Chevetogne, n’ont pas le monopole de l’œcuménisme. Que ce soit cent ans après *Equidem verba* ou soixante ans après *Unitatis redintegratio*, ce qu’ils doivent être et qu’on peut leur souhaiter c’est d’être un ferment d’unité, en entrant plus totalement dans la prière du Seigneur *ut unum sint*, « que tous soient un ! » (Jn 17, 31)